

V. SINTHOMME LACAN

COURS DE JACQUES-ALAIN MILLER DU MERCREDI 17 MARS 2010

« TEL QU'EN LUI-MÊME ENFIN L'ÉTERNITÉ LE CHANGE »

« PARANOÏA RENONCÉE »

Je me suis la dernière fois arraché cette phrase qui a retenu l'attention, on m'en a félicité et aussi deux ou trois s'en sont inquiétés, sans compter celui qui s'en est indigné, quand j'ai parlé de la « paranoïa renoncée » de Lacan. Ce sont des choses comme ça qui vous viennent, qui ne me viennent pas *ex tempore* devant vous, qui me viennent quand je réfléchis à ce que je pourrais dire et j'ai décidé de lâcher ça, quoiqu'il m'en ait coûté, puisqu'il n'était pas difficile d'imaginer à quelles élucubrations ce mot de paranoïa accolé au nom de Lacan pouvait prêter. Je maintiens cette paranoïa renoncée et je rassure les inquiets sur le point que Lacan n'était pas paranoïaque.

QUE LACAN RESTE INAVALABLE

On peut dire que je prends tous les risques, alors que la mémoire de Lacan est entourée de toutes les calomnies. Je ne les vois pas d'un mauvais œil, ces calomnies, je serais même porté à penser qu'elles font parties du discours de Lacan. Elles sont après tout moins suspectes que l'éloge de Lacan, qui le plus souvent repose sur des malentendus. Les calomnies, leur défaut c'est qu'elles ne vont pas assez loin, ce sont des calomnies aux petits pieds et moi je pense que Lacan mérite qu'on le traite sur un plus grand pied que ça. Les calomnies qui entourent Lacan, je serais tenté de dire qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. C'est une tentation pour moi, parce qu'en vérité c'est un espoir que j'ai qu'il reste définitivement invalable par l'opinion commune, par la *doxa* comme on dit depuis Platon, qu'il reste ingérable dans la mort comme il le fut dans ce qui fut sa vie.

Et on s'en plaignait assez autour de lui qu'il ne se laissât point manœuvrer, qu'il conduise les différends jusqu'au point de rupture, qu'il soit immodéré et qu'il repousse les arrangements. Son enseignement – ce qu'on appelle ainsi – est scandé par ces refus. Il ne prend pas son parti des résistances qu'il éprouve pour en justifier [...] que ce soit. Et il relance la mise, sa mise initiale, indéfiniment, en la maintenant au niveau de la même incandescence.

CHANGER EN SOI-MÊME

Ce qui s'évoque à son propos, pour moi, je le dis comme ça m'est venu, c'est le beau vers, classique maintenant, ce vers immortel dans la langue française : « Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change »¹.

Quand on spéculé sur une vie et que cette vie est achevée, révolue, que le quidam ne remue plus, on pense avoir affaire à ça, son « changement en soi-même ». Si on y réfléchit, ce qu'on appelle une analyse est en rapport avec ce « changer en soi-même ». Il me vient ça qu'une analyse est faite pour vous changer en vous-même. Je ne vois pas d'objection à dire que c'est la visée d'une analyse. On lève des refoulements, on entrevoit des vérités, assez pour qu'émerge le « tel qu'en soi-même ». Et c'est ce « tel qu'en soi-même » qui se laisse à l'occasion cerner en cinq heures de temps, en cinq heures d'énoncé, dans ce qu'on appelle la passe où on tire les leçons d'une analyse, on expose ce qu'elle vous a appris et en quel soi-même elle vous a changé.

AU-DELÀ DE LA CLINIQUE, « TOUT LE MONDE EST FOU »

Ce « tel qu'en soi-même » issu d'une analyse va bien au-delà du diagnostic. Un diagnostic, je le disais l'année dernière, ce n'est qu'un fait de classement et, en ce sens, la clinique n'est qu'un ensemble de tiroirs qui parfois se réduisent à deux : névrose, psychose. La clinique est faite essentiellement pour rassurer le thérapeute. L'analyse, on peut le constater, ça va bien au-delà de la clinique. On s'enfarine de la clinique psychanalytique et on rabat ce que l'expérience analytique a de plus aigu.

TOUT LE MONDE EST TRAUMATISÉ

C'est la valeur que je donne au « Tout le monde est fou » qu'a formulé Lacan dans son tout dernier enseignement. Ça pointe vers un au-delà de la clinique, ça dit que tout le monde est traumatisé, qu'il y a quelque chose qui est pour tout le monde, c'est-à-dire qui est pour l'ensemble de ceux qui parlent, ceux qui sont de l'espèce parlante, pour qui la parole et le langage ont fonction et champ, même si eux-mêmes balbutient ou se taisent, se renferment.

TROU UNIVERSEL ET NÉCESSAIRE

Et ce qu'il y a pour tous ceux-là, c'est un trou. Lacan n'a pas cessé de le présenter à différents niveaux, sous différentes formes, immobiles ou dynamiques. Et ça, c'est au niveau de tout le monde, c'est-à-dire de l'universel, c'est-à-dire de la nécessité.

Et ça, on peut le démontrer - quand on pose au départ les axiomes qui conviennent, bien entendu – c'est de l'ordre du démontrable. Lacan a utilisé le tableau incessamment pour démontrer cette nécessité du trou concernant ce qu'on peut appeler – du nom traditionnel que Lacan lui-même a prononcé à l'occasion – d'univers du discours. Et il m'est arrivé d'exposer ce que j'appelais la « logique du signifiant » au niveau de l'univers du discours et cette logique débouchant sur la démonstration que cet univers manque de fondement, tremble sur sa base, ne se boucle pas. Et ce trou, discursif, se répercute comme ouverture – ouverture, c'est on respire ; le trou, on se sent asphyxié ; mais le trou et l'ouverture, c'est strictement corrélatif.

TOUT LE MONDE EST FOU DE FAÇON SINGULIÈRE

Alors, vous êtes sûr quand vous écoutez quelqu'un en analyse de pouvoir repérer ce trou. Seulement vous observez que ça se présente différemment pour chacun, que cet énoncé universel, nécessaire, se différencie quand on passe au niveau de chacun.

CONTINGENCE ET RENCONTRE PRIMORDIALE

Et ça, ça n'est pas du registre de la nécessité, mais de la contingence. Alors qu'est-ce que ça veut dire ici la contingence ? Ça veut dire d'abord que ça ne se déduit pas, que ça se constate quand vous êtes analyste et que pour le sujet ça se rencontre, ça tient à la rencontre, hasardeuse. Et dans tous les cas, pour tout le monde, il y a cette place faite au hasard d'une rencontre, de la rencontre primordiale et qui s'inscrit à la place de ce trou nécessaire et qui ensuite développe ses effets. Ceux qui viennent en analyse témoignent d'une espèce qui pâtit nécessairement d'un trou discursif et qui, de ce fait, est nécessairement livrée à contingence. Ce que je distingue ici du mot de trou, c'est ce que Lacan a décoré de l'expression ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est un impossible, et le contingent vient en opposition à cet impossible comme ce qui cesse de ne pas s'écrire. Et ce qui cesse de ne pas s'écrire, ça diffère toujours, et ça s'examine, ça s'analyse un par un.

Et donc Tout le monde est fou, ce n'est pas du tout comme la phrase célèbre selon laquelle toutes les vaches sont noires ou grises. Tout le monde est fou, ça veut dire au contraire que chacun l'est de façon singulière, inclassable. Vous pensez bien que Lacan n'a pas inventé la passe pour qu'on classe les sujets ; s'il s'agissait de les classer, s'il s'agissait de classe, on pourrait faire vraiment beaucoup plus simple que la passe. De même la

passer rend très difficile la classe d'expérience. S'il s'agit de classer, il y a un seul classement en définitive qui vaut, qui est : Tout le monde est fou, c'est la classe universelle. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est de quelle façon et à l'occasion dans quelle mesure, c'est compatible avec ce qu'on veut que le sujet fasse, avec l'utilité qu'on lui souhaite.

Autrement dit, au niveau du tel qu'en lui-même, pour peu qu'on arrive à le cerner, pour peu que ça se dépose au terme d'une analyse, chacun est une exception.

LA PENSÉE DE LACAN

Alors maintenant ce que nous appelons du nom propre de Lacan, Jacques Lacan, 1901-1981 – c'est quoi ?

C'est quelqu'un dont il est patent que de son vivant, il s'est assumé comme une exception. Et s'assumer comme une exception, c'était sa façon de renoncer à la paranoïa. S'assumer comme une exception, c'est comme ça que je traduis d'abord ce que lui-même a fini par dire et que j'ai déjà mentionné : qu'il a passé sa vie à être « Autre malgré la loi ». « Après une vie passée, dit-il, à être Autre malgré la loi », et cet Autre demande à être écrit avec la fameuse majuscule qu'il a mise à ce mot.

ARISTOTE EST NÉ, IL A VÉCU, IL EST MORT

Là, s'évoque pour moi encore un couplet que je voulais placer depuis le début. C'est une sorte de mot d'esprit de Martin Heidegger, quand il a évoqué une fois la vie d'un philosophe, Aristote, et dans les termes suivants, qui sont mémorables : « Aristote est né, il a vécu, il est mort ».

Je vois là une ironie supérieure. C'est l'essence de la biographie et qui fait comprendre que ce qui tient à la vie, à la vie organique, à la vie animale, n'est rien auprès de la pensée, que le destin animal du plus grand des philosophes ne se distingue pas des autres animaux : à savoir qu'ils naissent, qu'ils vivent, qu'ils meurent, et cela ne dit rien de la pensée. Sinon que ces trois phrases disent implicitement que la pensée est d'un autre ordre, d'une autre dimension, que la pensée vient de surcroît à ces dits. En même temps, on sent bien que rien n'est plus distinct de la perspective psychanalytique sur ce que c'est qu'une vie – « Vivant, il a joui, et selon une modalité qui n'était qu'à lui. » J'ajouterai à cette dimension de la pensée que sa pensée avait affaire avec sa jouissance, que sa pensée était solidaire de sa jouissance.

ARISTOTE, INDEX DE LA DOXA

Alors Aristote, Aristote auquel Lacan n'a pas cessé de se rapporter, on le voit dans ses écrits, dans ses séminaires, c'est Aristote à portée de la main. Et dans sa vie, il avait quelque chose de ça. Dans la bibliothèque du Dr Lacan, il y avait un endroit, là où le week-end il préparait ses séminaires, il y avait un endroit, juste à droite de la porte d'entrée, spécialement accessible, où il y avait des dictionnaires de langues, les dictionnaires étymologiques Bloch et Von Warburg, qu'il cite fréquemment, et il y avait Aristote, en grec, en français. C'était pour lui du même ordre, une sorte d'usuel et – dirais-je – l'index de la *doxa* par rapport à laquelle il se singularisait. Pour ce faire, il s'y rapportait.

La doctrine d'Aristote, en effet, était passée dans Saint Thomas. Saint Thomas avait réussi cette couture sensationnelle d'intégrer Aristote, qui n'en pouvait mais, à la doctrine devenue canonique de l'Église (ce qui témoigne de la flexibilité du signifiant). Et puis Saint Thomas avait fourni les cadres de la pensée scolastique dont ne s'étaient, à certain niveau, dépris ni Descartes ni Kant. Et ces cadres – c'est ce que Lacan lui-même démontrait – continuaient de contraindre précisément la clinique, la clinique psychiatrique.

Vous en avez un aperçu, un résumé sensationnel dans la première partie de son écrit consacré à la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » dans le volume des *Écrits* où, explicitement, il s'efforce de faire sortir la psychanalyse de la prison aristotélicienne où elle se trouve réduite – laminée comme je disais tout à l'heure. C'était la façon dont Lacan pensait. Qu'on pourrait appeler un dialogue avec Aristote mais qui était plutôt une extraction hors d'Aristote. Nous sommes encore trop aristotéliciens.

LA PENSÉE EN TROP, EXTÉRIEURE À LA PAIRE ÂME-CORPS

Et c'est bien par référence à Aristote que Lacan distingue au début de *Télévision* « la pensée et l'âme ». Pour Aristote, la pensée tient au corps, elle n'en est que la forme. Lacan, sa séparation d'avec Aristote sur ce point, c'est qu'il pose la pensée comme ex-sistante à l'âme, comme « sise » à l'extérieur de l'âme, entière par rapport à ce qu'on recherche de l'harmonie de l'âme et du corps.

On peut dire que la sagesse se règle sur cette harmonie supposée de l'âme et du corps et qu'elle cherche à la rétablir. Son étalon, c'est cette harmonie. Et l'hygiène, l'hygiène est aristotélicienne et par tous les bouts, par tous les bouts de la gymnastique physique comme de la gymnastique spirituelle dont se multiplient aujourd'hui les manuels : « Et comment faire avec sa pensée ? », « Comment faire pour que votre âme soit congruente avec votre corps ? » Tout ça a pour principe cette illusion qu'il y a une totalité qui réunit les fonctions du corps, qu'elles sont les unes par rapport aux autres convenables, qu'elles se conviennent, qu'elles consonent et que l'âme, quel que soit le nom qu'on lui donne, est cette totalité même.

La psychanalyse s'inscrit en faux contre cette sagesse des siècles. Elle dit au contraire – ou elle croit observer, constater, et c'est en tout cas comme ça que Lacan l'a située – que la pensée s'introduit en quelque sorte de l'extérieur dans cette paire âme-corps.

D'un côté – c'est dans *Télévision* – pour briser, pour découper, pour cisailer le corps, comme le montrent les cas de grande hystérie, et de l'autre pour embarrasser l'âme, pour embarrasser l'âme aristotélicienne, d'obsessions, l'embarrasser de « je ne peux pas m'empêcher de penser à... »

LA PENSÉE TRAITEMENT DE L'EMBARRAS AVEC LA JOUISSANCE

Ca conduit à dire que la pensée ainsi épinglée vient en trop, comme la jouissance. Et je pourrais vouloir maçonner cette congruence en parlant de « pensée-jouissance » (avec un tiret). La pensée témoigne d'un embarras avec la jouissance. Et pourquoi ne pas dire même que la pensée est un traitement de l'embarras avec la jouissance.

Je ne développe pas ce point, il me sert seulement à introduire ceci, que de ce fait, si on l'admet, il n'est pas évitable que l'expression de « Vie de Lacan » conduise à s'interroger sur la pensée de Lacan.

L'ENVERS DE « LACAN POUR TOUS »

J'ai été obligé de constater que dans la perspective *Vie de Lacan*, la pensée de Lacan prend un autre sens, une autre couleur, une autre tonalité. C'est un angle inédit sur cette pensée. J'ai dû m'apercevoir que ça me conduit à entrevoir l'envers de ce que j'ai professé depuis le début que j'ai articulé cette « Orientation lacanienne » – comme je disais – et que je l'arpente avec une certaine ténacité.

Précisément, j'ai professé la pensée de Lacan, la pensée de Lacan pour tous. Je me suis évertué à dégager quelque chose qu'il faut bien que j'appelle approximativement sa « vérité objective » quant à Freud, quant à la psychanalyse. En y repensant, je ne vois rien à renier de cet effort mais il n'empêche que je suis conduit à passer – je garde les mêmes termes approximatifs – à sa « vérité subjective ».

Je veux dire la pensée de Lacan comme traitement de son embarras avec la jouissance, la sienne, la pensée de Lacan comme impliquant son sinthome, son mode de jouir. Lui-même dans son tout dernier enseignement fait une place à ce qui pourrait être son sinthome, ce qui pourrait être l'incidence de son sinthome dans sa pensée telle qu'il était amené à la présenter au public.

Je ménage mes pas parce que tout ça est scabreux, je veux arriver à tenir le fil. Je n'ai jamais pris ça comme ça jusqu'à présent. Je n'y ai même pas seulement songé. Là, relisant Lacan une fois de plus, je m'aperçois de tout ce que j'ai laissé tomber, qui n'était pas opératoire pour ce Lacan pour tous – que j'ai répandu ici, répandu au-delà, dans le monde. Je suis conduit à le reprendre, à le peser autrement.

ENSEIGNEMENT

JOUISSANCE SOLITAIRE DU SAVOIR

La pensée de Lacan, il n'allait pas de soi que ça prenne la tournure d'un enseignement. Ce n'était pas absolument fait pour ça. Il s'y est mis tard à enseigner, il s'y est mis à partir de 1951. Il a tenu le coup pendant 30 ans, mais enfin ça n'est pas une vocation de jeunesse. Et il a toujours mis l'accent sur le fait qu'on le lui avait demandé. On pourrait y voir une coquetterie ou même un topos parce que c'en est un.

Dans la littérature gréco-latineⁱⁱ, c'est un cliché que l'auteur vienne s'excuser auprès du public de lui livrer un ouvrage et en reporte la responsabilité à l'insistance de ses amis qui l'ont pressé de livrer ce que lui-même était trop modeste pour jamais penser mériter cette lumière. Eh bien, s'agissant de Lacan, je ne vois pas pourquoi on lui refuserait que cette réticence ait été authentique parce qu'il passe tout de même chez lui dans son discours énoncé l'ombre de la jouissance solitaire du savoir.

Ça ne serait pas inédit. Chez les mathématiciens, les grands mathématiciens, on a des témoignages de ça : un théorème démontré qui reste dans leurs papiers, qu'ils sortent des décennies après. Par exemple Gauss, dans ses *Disquisitiones arithmeticae*, c'est des trouvailles extraordinaires qui donnent matière à des développements de disciplines mathématiques qui ouvrent des champs que lui-même gardait sous clef. On a ça chez Lacan. C'est quelque part comme ça qu'il vient – comme j'en ai donné l'indication la dernière fois – quand il évoque dans ses « Propos sur la causalité psychique », « la main refermée sur les vérités » avec référence à Fontenelle : un certain garder pour soi, une certaine rétention.

Pourquoi les autres auraient-ils besoin de savoir, pourquoi devrais-je partager ? C'est cet élément qui est en quelque sorte gommé ensuite dans la chaleur du séminaire, Lacan enchaînant année après année. Cet aspect me paraît suffisamment prégnant pour que Lacan ne se soit pas mis à faire de l'enseignement avant l'âge de 50 ans et qu'il ait commencé dans le salon du 3, rue de Lille, un salon où quand on était plus de trente dans cette salle, on commençait à être serré.

ENSEIGNEMENT, RENONCEMENT

Et donc l'enseignement chez Lacan a été – me semble-t-il au moins –, non pas une aspiration mais plutôt un renoncement, un renoncement à la jouissance solitaire du savoir, à quoi on peut ajouter qu'évidemment pour chaque séminaire, il préparerait plus et au-delà de ce qu'il pouvait livrer au public.

Quand il évoque l'enseignement – qui est ce par quoi on le connaît, ce par quoi nous sommes ici – par exemple dans son « Allocution sur l'enseignement »ⁱⁱⁱ qui date de 1970, il témoigne de sa réticence à l'endroit de l'enseignement. Il considère que la relation savoir-enseignement n'a que très peu d'évidence, que le savoir c'est une chose et l'enseignement c'en est une autre, que le savoir qu'il y a dans le monde c'est beaucoup plus, non seulement que ce qu'un vain peuple pense, mais que ce que l'enseignement imagine.

ENSEIGNEMENT, OBSTACLE AU SAVOIR

Sa première façon d'attraper le concept de l'enseignement, c'est de dire que l'enseignement est un obstacle au savoir, et en particulier pour l'analyste – « l'enseignement, dit-il, pour l'analyste est un obstacle à ce qu'il sache ce qu'il dit ». - « Ah ! Pourquoi ça ? Je dis ça comme ça ! » : c'est que ce que dit l'analyste en tant qu'analyste, c'est l'interprétation et précisément l'interprétation n'est pas enseignement.

INTERPRÉTATION NON PAS ENSEIGNEMENT DE L'ANALYSTE

Et c'est pourquoi Lacan peut dire dans le même écrit que ses principes – je résume – lui interdisent d'espérer que quoi que ce soit sorte de ce que son discours soit pris comme un enseignement. Il dit en quelque sorte : si vous prenez mon discours comme un enseignement, c'est foutu. Ça n'empêche pas que nous en avons plein la bouche

depuis des années de l'enseignement de Lacan. Mais enfin, quand il traite la question pour elle-même, à la faveur d'un congrès sur l'enseignement, sur l'enseignement de la psychanalyse – et dont il y a à supposer que c'est lui qui avait donné le titre, c'est très vraisemblable, je n'en jure pas parce que je n'étais pas auprès de lui à cette date de 1970 – quand il traite la question ce qui lui apparaît d'abord c'est que l'analyste en tant que tel n'a rien à faire de l'enseignement, que ce que l'analyste dit, en tant qu'analyste, c'est l'interprétation.

ENSEIGNEMENT DE LACAN, INTERPRÉTATION

Ça indique ce qu'il y a déjà de faussé, de biaisé, de difficile, dans la pensée de Lacan pour tous. C'est que, au fond, Lacan fait entendre que : mon enseignement, c'est une interprétation, et un écrit de Lacan, c'est une interprétation. Ce qui veut dire aussi que ça prend son effet de sa conjoncture, et que ça ne se laisse pas universaliser à tire-larigot, il y faut un certain nombre d'opérations : ce à quoi d'ailleurs je me suis consacré sous le chef de l'Orientation lacanienne. Je me suis sans doute consacré à transformer ce qui a émergé chez Lacan comme interprétation, je me suis évertué à le transformer en enseignement. C'est-à-dire à le détacher de la conjoncture, autant que faire se peut. Mais, c'est dans la mesure où l'enseignement de Lacan est une interprétation – où les autres lui étaient enseignement à lui, c'est-à-dire matière à interpréter. Ce qui va bien avec cette notion – que je rétablis – d'un enseignement qui est interprétation et qui dénote bien le rapport de Lacan avec ce qu'il disait, avec son dire. D'ailleurs, on est conduit à ça quand on parle en public avec l'idée de ne pas répéter et de poursuivre une avancée. C'est ce qu'à ma façon je fais. Évidemment ça a plutôt pour vous le statut d'interprétation ici et maintenant.

Ce n'est d'ailleurs pas forcément les autres qu'on interprète, c'est soi-même.

Donc, ce qui pour les autres fait enseignement est plutôt de l'ordre de l'interprétation.

PSYCHANALYSE, DISCIPLINE SANS DISCIPLE

C'est ce qui explique sans doute que, ayant créé une École, Lacan ne se soit pas voulu de disciples – contrairement au cliché que j'ai déjà stigmatisé de Lacan chef d'école, animé de je ne sais quelle *libido dominandi* d'avoir pouvoir sur les êtres collectivement. Lacan avait vu ça, il avait assez de ressort pour être un homme politique, je veux dire un tyran... Comme il m'avait dit un jour : « Vous êtes gauchiste mon cher, alors soyez Lénine ! » (rires) Voilà l'idée, voilà la dimension où ça se passe.

Mais, Lacan ne s'est pas voulu des disciples et il le dit, il le dit d'une façon que j'ai trouvée en clair au moment où je rédigeais *La logique du fantasme*^{iv}, j'ai retrouvé le témoignage de la répugnance que Lacan avait pour l'idée-même de disciple, il la voyait comme contraire à ce que c'est que la psychanalyse.

Un analysant n'est pas un disciple et encore moins un analysant devenu analyste car c'est un sujet qui a été soumis à interprétation et non pas à enseignement.

Alors, ça vient comme ça au moment où Lacan reçoit Roman Jakobson, le linguiste, en février 1967^v, et qu'il l'interroge sur ce que c'est que de se former à être linguiste, pensant à ce que c'est que de se former à être analyste, et qu'il essaye de tirer de Jakobson quelle conséquence ça a pour le sujet de se former, c'est-à-dire de se soumettre à une certaine discipline de pensée, comme il s'exprime. Jakobson, il essaye de ne pas répondre, c'était plutôt son attitude avec Lacan, se dérober. « Mon ami est merveilleux, mais je répondrai la prochaine fois que je viendrai à Paris ».

Enfin, Lacan insistant et reformulant, il arrache quelques propos à Jakobson, mais il faut bien dire que ce qui est intéressant, c'est la réponse que contient la question de Lacan. Il emploie le mot inflexion^{vi}, « certaine inflexion du sujet », c'est un mot neutre inflexion, c'est un mot modeste – parce que, dit-il, il ne veut pas employer le mot « ascèse » pour la formation d'un analyste ni le mot « mutation » qu'il réserve à la science-fiction. Et donc il demande à Jakobson : « Est-ce que pour vous ça a un sens le mot disciple ? Car pour moi je dirai qu'il n'en a pas. » Il considère que la psychanalyse dissout, fait s'évaporer le sens du mot disciple et qu'il y a une discipline

de pensée, qui est la discipline psychanalytique, qui n'a pas pour autant de disciples. Je le cite : « Notre parole n'exige pas de disciples. »

UN « CACHET ORIGINAL »

Le disciple, c'est celui qui s'est formé à partir d'un enseignement mais, au fond, Lacan vise au-delà de l'enseignement précisément un effet subjectif qui excède les limites de l'enseignement. Et même il laisse entendre que quand il s'agit d'affaires de structure, de langage,^{vii} la formation ne donne pas un disciple, elle donne un certain mode d'abord des problèmes qui dénote le linguiste ou l'analyste, ce que Lacan appelle un « cachet original ».

Eh bien, je retiens cette expression le « cachet original ». Et Lacan avait certainement l'idée qu'un analyste aborde les problèmes sur un mode distinct qui porte l'empreinte de sa discipline de pensée et qu'en toutes choses, celui qui porte l'empreinte de l'analyste prend les choses avec un cachet original.

FONDATION D'UNE ÉCOLE

« SOLITUDE RENONCÉE, ASSOMPTION ASSUMÉE »

La négation du statut de disciple jette une lumière crue sur la fondation par Lacan d'une École.

Cette fondation, comme son enseignement lui-même, Lacan la présente comme répondant à un appel venu des autres, cette fondation est renoncement à la solitude. Être chef d'École pour Lacan, c'était une concession. Il a cédé à quoi ? Il a cédé aux effets de transfert de son discours. Et chez lui, le renoncement à la solitude s'est conjoint à une assomption de son statut d'exception. Je dirais « solitude renoncée, assomption assumée ».

A la fin de l'année 67, en octobre, il y a « La proposition sur le psychanalyste de l'école »^{viii}, texte que j'ai abondamment commenté par tous les bouts et où je regarde maintenant ce que je ne regardais pas trop jusqu'à présent : comment Lacan présente cet événement de sa vie qu'est la fondation d'une l'École et de la seule qu'il ait fondé : l'École freudienne de Paris.

L'ÉCOLE ENJEU D'UN CHOIX

Il la présente comme la réponse – je le cite à peu près – au groupe de ceux pour qui son enseignement était plus précieux que la reconnaissance par l'IPA.

Il présente l'École comme étant le lieu qu'il a créé pour ceux qui ont opté pour lui, c'est-à-dire pour lui comme l'exception précieuse, comme lui dans la psychanalyse. Ceux qui étant mis devant le choix « Lacan ou l'IPA », ont dit Lacan. Et, à ce moment-là, Lacan a dit l'École.

Il dit de ce groupe qu'il était en mal d'issue, c'est-à-dire qu'il attendait un moment de conclure, et Lacan a choisi ceux qui ont préféré Lacan. Donc, s'il y a ici du collectif, on ne joue pas dans la démocratie. On a un sujet rivié à son exception, à l'exception que constitue son travail et au choix qui répond d'un certain nombre qui défèrent à cette exception, alors il leur fait la grâce de leur répondre par l'École. C'est là que l'enseignement de Lacan a comme tel prit consistance.

Et là, Lacan ne recule pas devant le mot d'enseignement, parce que les autres prenaient ce qui était pour lui interprétation et le constituait comme enseignement, parce que c'est la consistance d'un enjeu, c'est-à-dire que ça a fait l'objet d'un choix.

« SANS RIVAL »

Je le cite là exactement : « Il peut y avoir un enjeu qui pour certains vaille au point de leur être essentiel et c'est mon enseignement. » Et ce choix constitue l'enseignement de Lacan comme sans rival. Je mets l'accent sur ce « sans rival », il n'y en a pas un autre. Et Lacan le modère en disant: ça n'est pas une estimation, c'est un fait, aucun autre enseignement ne parle de la psychanalyse, ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme. Et il dit : conforme à quoi ? On ne se soucie que de conformité à la *doxa*, à l'opinion commune et, en dernière instance, à ce que j'appelais tout à l'heure Aristote.

PASSION DE L'EXCEPTION

Ailleurs, c'est le conforme selon la loi, alors que le désir de Lacan, c'est que la psychanalyse soit Autre malgré la loi. On peut dire que le désir de Lacan, celui qui s'offre, celui qui nous vaut, ce qui pour nous reste comme enseignement, c'est d'accéder au statut du sans rival. Et on peut même dire qu'il a fait de sa passion de l'exception le statut même de la psychanalyse.

SINTHOME SOLITUDE

C'est sans doute dans son tout dernier enseignement qu'il a pu impliquer son sinthome dans sa lecture, son abord de Freud. Et c'est quoi son sinthome ? Au fond il le crie, c'est celui de la solitude, le sinthome, une solitude qui aurait pu prendre la tournure de la paranoïa et qui s'est sublimée en exceptionnalisme.

Je disais « paranoïa renoncée ». Il faudrait le concevoir comme un de ces effets de quart de tour que Lacan a mis en valeur dans son schéma des quatre discours. Par exemple quand, d'un quart de tour, il nous découvre la vérité du sadisme de Sade dans son masochisme foncier – voir l'écrit « Kant avec Sade ». Et c'est comme s'il y avait eu un quart de tour de Lacan qui aurait fait glisser ce sujet de la paranoïa à l'exception.

LACAN ET L'EMBARRAS DE LA PARANOÏA

En tout cas, tout montre que Lacan a été heurté, assiégé, embarrassé, sollicité par la paranoïa et le thème paranoïaque est récurrent aux origines de l'enseignement de Lacan.

PARANOÏA PRIMITIVE DU SUJET

Sa thèse consacrée à la personnalité paranoïaque - son premier enseignement quand il a eu une petite charge de cours dans une faculté de médecine - et on en a quelques traces dans les *Écrits*. Sa première contribution clinique à la psychanalyse, dans un congrès, c'est le stade du miroir où ce qui est impossible à supporter, ce qui est clinique dans le stade du miroir, c'est l'image de l'Autre, c'est la rivalité imaginaire. Et on en trouve la reprise dans son texte des *Complexes familiaux*, où le stade du miroir est appelé le « complexe de l'intrusion » et où Lacan vise une expérience que réalise le sujet primitif le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit lorsqu'il se connaît des frères^{ix}. Suit un développement sur la jalousie infantile avec référence à Saint Augustin. C'est un *topos* de l'enseignement de Lacan. Et ce stade du miroir est développé comme une expérience de paranoïa primitive et de paranoïa qui se démontrera pouvoir être renoncée, sublimée dans le symbolique. Et – si vous voulez que j'ajoute encore des témoignages – quand Lacan entreprend de traduire Freud, dans les années 30, qu'est-ce qu'il choisit : le texte de Freud sur la jalousie. Il reprend le thème encore dans sa contribution sur « L'Aggressivité en psychanalyse », que vous trouvez dans les *Écrits* qui est certainement un thème d'époque, de l'*ego psychology*, mais il y articule que l'agressivité est constitutive du sujet, est constitutive de la toute première individuation subjective. Comme vous le savez, ou comme je l'avais souligné jadis, dans un autre contexte, à ce moment-là, il conçoit la psychanalyse elle-même en termes paranoïaques, à partir de la structure de la paranoïa comme une paranoïa dirigée où le sujet se trouve lâcher successivement les différentes imagos de l'Autre qui ont été pour

lui rivalitaires. Et je dirais encore que l'intérêt de Lacan qui paraît saugrenu, un certain intérêt que Lacan a manifesté pour la criminologie, n'est qu'un développement de cette orientation paranoïaque de la cure.

Et c'est pourquoi aussi la référence à Hegel plane sur la clinique de Lacan, c'est en raison de ses attaches à la paranoïa : il trouve dans Hegel le discours qui est propre à transcender la rivalité paranoïaque, qui est propre à transcender le délire de la belle âme misanthrope, celle qui rejette sur le monde le désordre qui en fait la constitue. Et, je l'ai indiqué, là, le nom de Hegel est à penser en rapport avec la question clinique paranoïaque qui est celle de Lacan et qui est orientée : la clinique de Lacan est orientée par l'idée, par la notion que l'Autre est impossible à supporter, que le trauma, le trauma c'est l'émergence de l'autre, c'est le semblable et la dynamique rivalitaire qui s'ensuit, au point que l'invention de l'Autre majuscule – avec un grand A – peut passer pour le traitement de la paranoïa, le traitement de la paranoïa par le passage de l'imaginaire au symbolique.

Et, avant même de se référer à Hegel dans ses « Complexes familiaux », Lacan se référait à Durkheim, à la sociologie, c'est-à-dire à une discipline où on apprend que même si on veut le tuer, le semblable est là, le socius est là et la lucidité demande de l'admettre.

Encore dans « Position de l'inconscient » en 1964, avant-dernier texte des *Écrits*, Lacan articule d'une façon beaucoup plus sophistiquée la primauté de la paranoïa quand il dit du sujet que d'origine, on ne lui parle pas, ça parle de lui, qu'il est d'abord le sujet dont on parle, dont parle le couple parental, dont parle l'Autre et que c'est au titre de ce que ça parle de lui qu'il s'appréhende. Cette primauté de l'Autre, c'est aussi la primauté de la position paranoïaque du sujet, chez Lacan.

Cette affinité paranoïaque, elle se décèle dans le style de Lacan, dans ce style continuellement polémique, qu'on est amené évidemment à gommer lorsque on fait enseignement de ses interprétations. Mais il faut dire qu'on a affaire à un sujet qui s'exprime continuellement aux prises avec la méconnaissance dont font preuve les conformistes. En même temps que Lacan s'adresse à l'Autre, à l'allocutaire, il y a toujours un tiers qui est présent qui est celui qui ne veut pas, celui qui méconnaît, celui qui ne comprend pas, le conformiste, et la position de cet ennemi fait de cet enseignement une continuelle polémologie et on peut donc énumérer la liste de ce que Lacan, dans son discours et dans ses interprétations, a dressé dans la position hostile.

LE MATHÈME

L'apaisement de cette affinité paranoïaque, avant tout, Lacan le trouve dans la science, dans le discours de la science, dans ce qui vaut pour tous et qui est le mathème, je vais jusqu'à dire ça, je vais jusqu'à lâcher ça, c'est vraiment le mathème comme remède à la paranoïa et c'est apparemment ce que Lacan a trouvé assez tôt puisque, s'il faut en croire certains renseignements biographiques, à l'âge de 13 ans, il reproduisait l'architecture logique de l'Éthique de Spinoza.

Il n'a pas eu le temps d'être paranoïaque parce qu'il a été spinoziste si je puis dire, et au fond la postulation lacanienne vers le mathème, c'est le remède fondamental à la paranoïa primitive du sujet.

Bon, à la semaine prochaine.

ⁱ *Le tombeau d'Edgar Poe*

*Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !*

*Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu*

*Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.*

*Du sol et de la nue hostiles, ô grief!
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne*

*Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.*

Stéphane Mallarmé (NdE)

ii Et c'est certainement repéré comme tel dans l'ouvrage de référence de Curtius, je n'ai pas eu le temps d'aller le reprendre, à partir du moment où j'y ai pensé, je suis persuadé que c'est dedans.

iii *Autres écrits*, à partir de la page 297.

iv Parce que je rédige, je rédige, je passe beaucoup de temps à rédiger du Lacan qui ne sort pas encore parce que la publication a sa propre lenteur et que je préfère achever la rédaction avant de lâcher la publication de tout, qu'on attend.

v « *Je lui demanderai si lui, dont l'enseignement sur le langage a pour nous de telles conséquences, il pense lui aussi que cet enseignement est de nature à exiger un changement de position radicale au niveau de ce qui constitue le sujet chez ceux qui le suivent.*

Je lui poserais aussi la question de savoir, c'est une question très ad ominem, si du fait même de ce que comporte d'inflexion – je ne veux pas employer de grands mots et je me garde de mots qui peuvent suggérer l'ambiguïté qui s'attache au mot « ascèse », voire au mot qui traîne dans les romans de science-fiction de « mutation », certes nous n'en sommes pas à ces balivernes !- du sujet logique et de ce qu'il comporte de discipline de pensée chez ceux qui à cette position sont par leur pensée introduits, est-ce que les choses pour lui dans les conséquences de ce qu'il enseigne vont aussi loin ?

Est-ce que pour lui a un sens le mot disciple ? Car je dirai pour moi, qu'il n'en a pas. En droit, il est littéralement dissout, évaporé, par le mode de rapport qu'inaugure une telle pensée, je veux dire que disciple peut être distingué du mot de discipline. Si nous instaurons une discipline qui est aussi une nouvelle haie dans la pensée, quelque chose qui le distingue de ceux qui nous ont précédés en ceci : que notre parole n'exige pas de disciple. »

Jacques Lacan, Logique du fantasme (séminaire inédit), 1er février 1967 (NdE)

vi Je suis attentif à ça, parce que de redresser quelques phrases Lacan prend parfois beaucoup de temps pour rentrer vraiment dans le mouvement de sa pensée, c'est-à-dire, en effet, certaines substances jouissantes de Lacan.

vii Où la linguistique est impliquée comme la psychanalyse, c'est à l'époque où il les voit encore naviguer de conserve.

viii Vous trouvez le texte à partir de la page 245 des *Écrits*.

ix C'est dans les *Autres écrits*, pages 36-37.